





18

L' A, B, C,
D I A L O G U E
C U R I E U X.

L. A. B. C.
DIALOGUE
CURIEUX

L' A, B, C,
DIALOGUE
CURIEUX.

· T R A D U I T

De l'Anglais de Monsieur

H U E T.

Lieut Colonel Fleury

A L O N D R E S,

Chez ROBERT FREEMANN.

1 7 6 9.



XVIII:1.436.



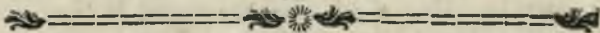
L'A, B, C,

OU

DIALOGUES

ENTRE

A. B. C.



PREMIER DIALOGUE,

SUR

HOBBS GROTIUS,

ET MONTESQUIEU.

A.



H bien, vous avez lû Grotius, Hobbes, & Montesquieu : que pensez vous de ces trois hommes célèbres ?

A 3

B.

Grótius m'a souvent ennuyé; mais il très savant; il semble aimer la raison & la vertu; mais la raison & la vertu touchent peu quand elles ennuyent: il me paraît de plus, qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur: Montelquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement: il se trompe trop souvent sur les faits; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur, ainsi que son stile; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot, Grotius est un franc savant, Hobbes un philosophe, & Montelquieu un bel esprit.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de Grotius, que selon Tertulien *la cruauté, la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre. Que Carnéade défendait le faux comme le vrai*, qu'Horace a dit dans une satyre, *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste.* (*) que selon Plu-

(*) NB. *Nec natura potest justo scernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satyre. Horace veut prouver contre les Stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident

tarque les enfans ont de la compassion; Que Chrissippe a dit, l'origine du droit est dans Jupiter. Que

A 4

dent que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain, que de lui crever un œil, qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace avant ce vers de mauvais exemple, *nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste, il y a dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eut des loix. Pourquoi serait-il d'un autre avis que Cicéron, & que tous les Moralistes qui admettent la loi naturelle? Horace était un débauché qui recommande les filles de joye, & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord, qui flatte plus lâchement Octave qu'il n'attaque cruellement des Citoyens obscurs; il est vrai; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent, Je trouve le sens des mots *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura potest &c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les Stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la Société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que St. Jacques semble tomber dans l'excès des Stoïciens, en disant dans son Epître. *Qui garde toute la Loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* St. Augustin dans une lettre à St. Jérôme, relance un peu l'Apôtre S. Jacques, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il

S

L' A, B, C,

si l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté.* Que Carnéade a dit, *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir quand il dit dès son premier chapitre du 1^{er}. livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je pense avec lui qu'Alexandre & Aristote ne sont point damnés pour avoir gardé leur prepuce, & pour n'avoir pas employé le jour du sabbath à ne rien faire. De braves Théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire ; mais moi, qui Dieu merci, ne suis point Théologien, je trouve Grotius un très bon homme.

J'avoue, qu'il ne fait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui, que la petite horde Judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes, des peuples puissants dont elle était environnée ; mais que fait la circoncision au droit de la guerre & de la paix ?

A.

Vous avez raison, les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payée. Citer les pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe dans son livre de la vérité du christianisme en copiant les auteurs Chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs

qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Augustin ! comment un homme qui s'est enivré, qui a fornicqué, a-t-il trahi la charité ? Tu abuses perpétuellement des mots, O Sophiste Africain ! Horace avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

DIALOGUE.

prédécesseurs avaient enseigné le monde; tandis que la petite nation Juive n'avait jamais elle-même eü cette prétention insolente, tandis que renfermée dans les rochers de la Palestine, & dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous les voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le Christianisme, par Histape & par les Sibylles; & l'avanture de la baleine qui avala Jonas, par un passage de Licofron. Le pédantisme & la justesse de l'esprit sont incompatibles.

A.

Montesquieu n'est pas pédant: que pensez-vous de son esprit des loix?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des Lettres Persannes: le chap. 27. du liv. 19. est un portrait de vôtre Angleterre, dessiné dans le goût de Paul Véronèse des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de costume. Celui de l'Inquisition, & celui des esclaves nègres, sont fort audeffus de Calot. Par tout il combat le despotisme, rend les gens de finances odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules; ainsi, tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni Ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & sur-tout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier, qu'un homme qui écrit sur les loix, dise dans sa préface, *qu'on ne trouvera point de faillies dans son ouvrage*; & il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de faillies. C'est Michel Montaigne Législateur, aussi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les loix Grecques & Romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formeo, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale & en histoire; il vous dit d'après Puffendorf, que du tems du Roi Charles IX. il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) Puffendorf parlait fort au hazard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambrésis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle possède toutes ces Provinces, il est prouvé qu'elle ne contient

(*b*) NB. On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur assure sur la foi de Chardin qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui soit navigable en Perse. Chardin n'a point fait cette bévée. Il dit au Chap. 1. Vol. II. *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du Royaume; mais sans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les Provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; & puis, quel rapport l'esprit des loix peut-il avoir avec les fleuves de la Perse?*

Les raisons qu'il rapporte de l'établissement des grands Empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. En Europe, dit-il, *les grands Empires n'ont jamais pu subsister*: la puissance Romaine y a pourtant subsisté plus de 500 ans, & *la cause, continue-t-il, de la durée de ces grands Empires, c'est qu'il y a de grandes plaines*. Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Imaus, du Saron &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses, des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion n'est guères plus vraie; la religion Mahometane née dans le terrain aride & brulant de la Méque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Trace, de la Misie, de l'Afrique Sep-

entrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Épire, de la Grèce; elle a régné en Espagne, & il s'en est fallu bien peu, qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion Chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon est presque un aliment mortel. Jésus ne mangea jamais de cochon: elle domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Westphalie: on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque par-tout les citations sont fausses; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que dans le testament attribué au Cardinal de Richelieu, il est dit, (c) *que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en servir, tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du Gouvernement Monarchique.*

Le misérable testament faussement attribué au Cardinal de Richelieu, dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV. » On » peut dire hardiment que de deux personnes » dont le mérite est égal, celle qui est la plus » aisée en ses affaires est préférable à l'autre, étant » certain qu'un pauvre Magistrat ait l'ame d'une » trempe bien forte, si elle ne se laisse quelque- » fois amollir par la considération de ses intérêts. » Aussi l'expérience nous apprend que les riches » sont moins sujets à concussion que les autres,

(c) Livre III. Chap. VI.

» & que la pauvreté contraint un pauvre officier
 » à être fort soigneux du revenu du sac.

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux que les Français. Il leur fait souvent dire à tous, le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers Gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs, (d) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire.* Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant : il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un Protogène qui déclame contre les femmes ; mais Daphnéus prend leur parti ; Plutarque décide pour Daphnéus ; il fait un très bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, & celle d'Eponime femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de Théâtre.

Enfin, il est clair que Montesquieu dans l'esprit des loix, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

(e) *Les Cadis ont soutenu que le grand Seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par-là son autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit seulement pag. 18 de l'édition d'Amsterdam de 1671. *Il y a même de ces gens-là, qui soutiennent que le grand Sei-*

(d) Livre VII. Chap. X.

(e) Livre III. Chap. IX.

gneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment , quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.

Ce discours est bien vague. Le Sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets , ou aux Puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets , il n'y a point de serment ; si ce sont des traités de paix , il faut qu'il les tienne comme les autres Princes , ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment , & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut , que pour entreprendre une guerre injuste , comme elles le sont presque toutes , le grand Turc assemble un Conseil de conscience , comme ont fait plusieurs Princes chrétiens ; afin de faire le mal en conscience : il se peut , que quelques Docteurs Mutulmans aient imité les Docteurs Catholiques , qui ont dit , qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles , ni aux herétiques , mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'esprit des loix donne cette prétendue décision des Cadis , comme une preuve du despotisme du Sultan : il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux loix , puisqu'il serait obligé de consulter des Docteurs pour se mettre au dessus des loix. Nous sommes voisins des Turcs , nous ne les connaissons pas. Le Comte de Marfigli , qui a vécu si longtems au milieu d'eux , dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance , ni de leur Empire , ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais Sale en 1734. Presque tout ce tout ce qu'on a dit de leur religion

& de leur jurisprudence est faux ; & les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. On ne doit , dans l'examen des loix , citer que des loix reconnues.

(f) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne fais pas ce que Montesquieu entend par bas commerce ; mais je fais que dans Athènes tous les Citoyens commerçaient , que Platon vendit de l'huile , & que le père du Démagogue Démosthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les Républiques de la Grèce , excepté chez les Spartiates , qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il, (g) l'aveuglement du Conseil de François I. qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposa les Indes. Vous remarquerez que François I. n'était pas né lorsque Colomb découvrit les Isles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit de commerce , observons que l'auteur condamne une Ordonnance du Conseil d'Espagne , qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure , *un Décret pareil, dit-il, (h) serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la Cannelle.* Il ne songe pas , que les Espagnols n'ayant point de manufactures , auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger , & que les Hollandais ne pouvaient acheter la canelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne , eût été très-ridicule en Hollande.

(f) Liv. IV. Chap. VIII,

(g) Liv. IV. Chap. XIX.

(h) Ibid.

Le même auteur prétend qu'au (i) Tonquin tous les Magistrats & les principaux Officiers Militaires sont Eunuques, & que chez les Lamas (k) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand les fables seraient vrayes, qu'en résulterait-il ? Nos Magistrats voudraient-ils être Eunuques, & n'être qu'en quatrièmes, ou en cinquièmes, auprès de Mesdames les Conseillières ?

Pourquoi perdre son tems à se tromper sur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Esion-gaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la mer rouge jusqu'à celle de Bayonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'esprit des Loix ?

Je m'attendais à voir, comment les Décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain, par quelles loix Charlemagne gouverna son Empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace Grégoire VII & ses successeurs écrasèrent les loix des royaumes & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur, & par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origine des Bailliages qui rendirent la justice presque par tout depuis les Othons, & celle des tribunaux appelés Parlements ou Audiences, ou Banc du Roi, ou Echiquier ; je désirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées ; je n'ai malheureusement rencon-

(i) Liv. XV. Chap. XVIII.

(k) Liv. XVI. Chap. V.

rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les loix Romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arrogèrent les Evêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le Parlement de la nation?

Y eût-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des loix; il tautille plus qu'il ne marche; il amuse plus qu'il n'éclaire; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux, est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes, qui méritent les remerciemens du genre humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand Bossuet, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hom-

mes qu'ils sont libres : il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre ; il combat la superstition , il inspire la morale.

Je vous avouerai encor , combien je suis affligé , qu'un livre qui pouvait être si utile , soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu , dit-il , est le principe des Républiques , l'honneur l'est des Monarchies.* On n'a jamais assurément formé des Républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul ; l'esprit de propriété , l'ambition de chaque particulier , ont été un frein à l'ambition , & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque Citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une République , & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer , qu'il faille plus de vertu à un Grec qu'à un Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules Monarchies , ce n'est pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même sans y penser ; *la nature de l'honneur , dit-il , au Chap. VII. du liv. III. est de demander des préférences , des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le Gouvernement Monarchique.*

Certainement par la chose même , on demandait dans la République Romaine , la Préture , le Consulat , l'ovation , le triomphe , ce sont là des préférences , des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les Monarchies , & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux ; c'est la division des gouvernemens en Republicain , en Monarchique , & en Despotique.

Il a plu à des auteurs, (je ne fais trop pourquoi) d'appeller despotiques les Souverains de l'Asie & de l'Afrique: on entendait autrefois par despote un petit Prince d'Europe vassal du Turc; & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot Despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs maître de maison, père de famille. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'Empereur de Maroc, au grand Turc, au Pape, à l'Empereur de la Chine. Montesquieu au commencement du second livre, définit ainsi le gouvernement Despotique. *Un seul homme sans loi, & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, & il me parait très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les loix des Musulmans. Tous les Monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenses: & quand les Sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solennellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine; mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays: Je fais beaucoup plus certainement que Rollin ne savait l'histoire ancienne, je fais, dis-je, par le rapport unanime de nos Missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je fais, qu'il y a dans Pékin six Tribunaux suprêmes, auxquels ressortissent quarante-quatre

autres Tribunaux. Je fais, que les remontrances faites à l'Empereur par ces six Tribunaux suprêmes ont force de loi; je fais, qu'on n'exécute pas à mort un portefaix, un charbonnier aux extrémités de l'empire sans avoir envoyé son procès à un Tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'Empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique? L'Empereur y est plus révééré que le Pape ne l'est à Rome; mais, pour être respecté, faut-il régner sans le frein des loix? une preuve que ce sont les loix qui régntent à la Chine; c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, & nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses loix en échange; mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce.

Il est bien sûr que l'Evêque de Rome est plus despotique que l'Empereur de la Chine; car il est infallible, & l'Empereur Chinois ne l'est pas: cependant cet Evêque est encor assujetti à des loix.

Le Despotisme n'est que l'abus de la Monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat, que de placer les tyrans au rang des Rois.

Enfin, l'esprit des loix me parait un bâtiment mal fondé, & construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius, ils sont trop mal

ournés, & les meubles trop à l'antique: mais vous, comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblée de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que la vérité ne s'en mêle pas; il ne distingue point la Royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout: il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées; mais ses erreurs m'ont si fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De Cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous me paraissez, Messieurs, fort peu contents des livres que vous avez lus, cependant, vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous parait bon depuis Aristote jusqu'à Loke, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir, quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions?

A.

Très peu de chose.

B.

N'importe, essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans

B 3

L' A, B, C,
des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec
toute la bonne foi de la raison.

| S E C O N D E N T R E T I E N .

S U R L' A M E .

C.

Commençons. Il est bon, avant de s'affurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les ames humaines, de favoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fonds les gens à qui on a affaire.

B.

C'est bien dit ; quoique cela n'importe guères, Quels que soient l'origine & le destin de l'ame, l'essentiel est, qu'elle soit juste ; mais, j'aime toujours à traiter cette matière, qui plaisait tant à Cicéron. Qu'en pensez - vous Mr. A. ? L'ame est immortelle.

A.

Mais, Mr. C., la question est un peu brusque. Il me semble que pour favoir par soi-même si l'ame est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe : & c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce disait il y a dix-huit cent ans *ignoratur enim quæ sit natura animas*. On ignore la nature de l'ame, il pouvait dire, on ignore son existence : j'ai lû deux ou trois cent dissertations sur ce grand objet ; elles ne m'ont jamais

rien appris. Me voilà avec vous, comme St. Augustin avec St. Jérôme. Augustin lui dit tout net qu'il ne fait rien de ce qui concerne l'ame. Cicéron, meilleur philosophe qu'Augustin, avait dit souvent la même chose avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes Bacheliers en favent davantage sans doute; mais moi, je n'en fais rien, & à l'âge de quatre-vingt ans, je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'est précisément parce que je ne fais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle cours du vent. Une rose végète; mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose, qui soit la végétation: cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait, l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez: les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux: on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la faveur, de la vue, de l'ouïe: on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose, qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels: on

B 4

prétendait qu'une idée était un être; il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne fais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appella philosophie. Aristote réduisit cette chimère en méthode; de là ces entités, ces quiddités, ces eccétés, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'apperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant; que ses idées sont l'animal pensant, que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en en mot, tout être métaphisique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphisiques ne sont que des paroles, votre ame qui passe pour un être métaphisique, n'est donc rien! nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en fais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que Dieu nous accorde cinq sens & la pensée; & il se pourrait bien faire que nous fussions dans Dieu, comme disent Aratus & St. Paul, & que nous vissions les choses en Dieu comme dit Malbranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir un ame: cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B.

Affurément, & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez sensibilité, mémoire, apétit, où que vous appelez du nom vague & inexplicable *ame* ?

B.

Non sans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment, parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choses, que, quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide, ni trop sec, j'aurai des pensées : & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête ?

A.

Je n'en fais rien encor une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans dans un tems où l'on n'osait encor penser dans sa patrie. *La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser, mais de savoir comment un être quel qu'il soit peut avoir la pensée.* Je suis de l'avis de ce philosophe, & je vous di-

rai en bravant les fots persécuteurs , que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant , & nous aussi.

A.

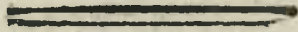
D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons - nous ? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste , si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée ; mais nous connaissons très - bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres , & que les autres le soient envers nous ; afin que tous puissent être sur ce tas de bouë le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de tems qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter , sentir & penser.



TROIS

TROISIEME ENTRETIEN.

SI L'HOMME

EST NÉ MECHANT,

ET ENFANT DU DIABLE.

B.

Vous êtes Anglais, Mr. A, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les loix &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté & propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon Roi un million sterling par an pour sa maison, pourvû que je jouisse de mon bien dans la mienne: je veux que chacun ait sa *prérogative*: je ne connais des loix que celles qui me protègent, & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a, ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la Royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la société?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez , parce que Dieu a fait les hommes , & qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine , & sans l'enchaînement des loix éternelles , éternellement exécutées ; mais l'Archévêque de Canterbury , par exemple , n'est pas plus Archévêque de droit divin , que je suis né Membre du Parlement. Quand il plaira à Dieu de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées à un prêtre , je dirai alors , que son bénéfice est de droit divin ; mais jusques-là , je croirai son droit très-humain.

B.

Ainsi , tout est convention chez les hommes ; c'est Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention où force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une sans doute , c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre , puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins , & que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre , tous les hommes s'égorgeraient : il y a longtems que nous ne serions plus , (Dieu merci.) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du serpent de Cadmus ; ils se battirent & il n'en

resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin & pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons, & les fuines en suçant le sang de mes poules. On a vû des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : On le dit des brâcmanes, on le dit de plusieurs peuplades des Isles de l'Amérique, que les Chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons Quakers commencent à composer dans la Pensylvanie une nation considérable, & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce ; au moins depuis le péché originel ; car les doux Théologiens assurent que dès ce moment-là le Diable s'empara de toute notre race. Or le Diable est notre maître, comme vous savez, & un très-méchant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le Diable soit dans le corps de tous les Théologiens, je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du Diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que tous les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents, serait

de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous, quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du Diable, c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faisant attention, j'avoue que le genre humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens qui crient, dans l'espérance de le gouverner; ils ressemblent à des Chirurgiens qui supposent que toutes les Dames de la Cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent; il y a des maladies, sans doute, mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a des grands crimes; mais ils sont rares. Aucun Pape depuis plus de deux cent ans n'a ressemblé au Pape Alexandre VI. aucun Roi de l'Europe n'a bien imité le Chastellien II. de Danemark, & le Louis XI. de France. On n'a vu qu'un seul Archevêque de Paris aller au Parlement avec un poignard dans sa poche. La St. Barthélemy est bien horrible, quoi qu'en dise l'Abbé de Caveirac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique de Rameau, ou de Zaire, ou de l'Opéra comique, ou des tableaux exposés au Salon, ou de Ramponeau, ou du singe de Nicolé, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre, pour des argumens théologiques, il y aura bientôt deux cent ans tout juste: les supplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles I. ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces

grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi , on laboure , on sème , on recueille , on boit , on danse , on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds ; & comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir , à raisonner & à plaisanter , *si tout n'est pas bien , tout est passable.*

Il y a telle Province , comme la Touraine par exemple , où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vû plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte , sans une seule assemblée tumultueuse : Il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le tems de se dérober à leurs travaux ; leurs femmes , & leurs filles les aident , elles cousent , elles filent , elles pétrissent , elles enfournent (non pas comme l'Archévêque la Caza *1*) , tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer au mal. Après un travail agréable pour eux , parce qu'il leur est nécessaire , ils font un léger repas que l'appétit assaisonne , & cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si rudement consacrés à psalmodier d'une voix rauque & discordante , du latin qu'ils n'entendent point , & à perdre leur raison dans un cabaret , ce qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois , si tout n'est pas bien , tout est passable.

B.

Par quelle rage a - t - on donc pû imaginer qu'il

1) Voyez les Capitoli de Monsignor la Caza Archévêque de Bénévent , vous verrez comme il enfournait.

existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lyon, & d'une queue de serpent, qu'il est accompagné d'un milliards de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que Jesus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce tems-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos Souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des Médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hipocrate, & même depuis lui, les Médecins n'entendaient rien aux maladies; d'où venait l'épilepsie, le haut mal par exemple? des Dieux malfaisans, des mauvais génies; aussi l'appellait-on le mal sacré. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un miracle pour en guérir; on faisait des pèlerinages, on se faisait toucher par les Prêtres; cette superstition a fait le tour du monde; elle est encor en vogue parmi la canaille; les Epileptiques viennent encor à Paris dans la sainte Chapelle & à St. Maur, pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du Jeudi Saint au Vendredi; & notre Ex-Roi Jacques II, comme Personne sacrée, s'imaginait

ginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique Oreste passa pour être possédé de Mègère, & on l'envoya voler une statuë pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens: les Prêtres & les Prêtresses d'Isis allaient par le monde disant la bonne aventure, & delivraient pour de l'argent les fots qui étaient sous l'Empire de Tiphon. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de bakue & des castagnettes, le miserable peuple Juif nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Égypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins: & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babilone, elle y apprit les noms du Diable, de Satan, Asmodee, Mammon, Belzebuth, tous serviteurs du mauvais principe Arimane. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux Diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet Caldéen, parlent quelquefois des Diables.

Vous voyez que quand l'Ange Raphaël descend exprès de l'empirée pour faire payer une somme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie, il mène le petit Tobie chez Raguel, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le Diable Asmodee avait tordu le cou. La doctrine du Diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirèrent une quantité prodigieuse de Diables dans un enfer, dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot: presque tous leurs

malades furent possédés du Diable. Ils eurent, au lieu de Médecins, des exorcistes en titre d'office, qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *Barath*, des prières & des contorsions.

Les méchants passèrent pour possédés encor plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés enfans de Bélial dans les écrits juifs.

Les Chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-Juifs, adoptèrent les possessions du Démon & se vantèrent de chasser le Diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout Chrétien contrainit avec le signe de la croix, Junon, Minerve, Cérés, Diane, à confesser qu'elles sont des diableffes. La légende rapporte qu'un âne chassait les Diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de St. Rieule.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés, étrange idée sans doute, idée exécration, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres êtres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlisle à dix-huit partisans du Prince Charles Edouard avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été yvre de brandevin: car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un Théologien, il n'aurait jamais pû inventer de sang froid un système où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le Diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons Catholiques Romains une preuve que le Diable vous possède & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des milliers d'hommes pour les damner, a pû entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance Papistique est fondée sur un jeu de mots, *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon Eglise.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. Dieu défend à Eve & à son mari de manger de la science qu'il avait planté dans son jardin ; il leur dit, *le jour que vous en mangerez vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, Adam vécut encore neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné ; ce sont donc ses enfans qui le seront ; & comment cela ? C'est que Dieu condamne le serpent, qui avait séduit Eve à marcher sur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'Adam est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le Diable, & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra ;* il est clair qu'il faut entendre par là le Meûte qui a triomphé du Diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne sont

C 2

pas baptisés. C'est là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? C'est encor là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés & non pas pour Adam ? Car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe ; attendu qu'Abel mourut sans être marié ; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fraticide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn ; car il est dit que Dieu le protégea, & lui mit un signe, de peur qu'on ne le battit & qu'on le tuât, il est dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encor presque seul sur la terre avec son père & sa mère, la sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé Enoc. J'ai vu même un des plus ennuyeux livre intitulé la science du Gouvernement, par un Sénéchal de Forcalquier nommé Réal qui fait dériver les loix, de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais quoiqu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les Sadducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'âme, & les Pharisiens qui croyaient la métempfyose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'ayent les fanatiques à croire les contradictoires.

■ Jésus fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte selon la coutume de plusieurs Juifs qui re-

gardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame ; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange , à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. Jésus en un mot circoncis & baptisé , ne parle dans aucun Evangile du péché originel. Aucun Apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brulés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère : & vous savez d'ailleurs , qu'Adam , Eve , Abel & Cain n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier ?

A.

C'est l'Afriquin Augustin , homme d'ailleurs respectable , mais qui tord quelques passages de St. Paul , pour en inférer dans ses lettres à Evode , & à Jérôme , que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers , les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez sur-tout le second livre de la revue de ses ouvrages chap. XLV. *La foi Catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables , que les enfans mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en Jésus.*

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhéteur , le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce ; il ne se rétracte point , lui qui changea si souvent d'opinion. L'église faisait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des Théologiens n'osent plus

C 3

l'admettre ; cependant , ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'Enfer. Cela est si vrai que le prêtre en batifant ces petites créatures leur demande si elles renoncent au Diable ; & le parrain , qui répond pour elles , est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de ce que vous avez dit ; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal ?

A.

Il est porté à son bien-être , lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. Dieu lui a donné l'amour propre qui lui est utile , la bienveillance qui est utile à son prochain , la colère qui est dangereuse , la compassion qui la désarme ; la simpatie avec plusieurs de ses compagnons , l'antipatie envers d'autres ; beaucoup de besoins & beaucoup d'industrie , l'instinct , la raison & les passions , voilà l'homme. Quand vous ferez des Dieux , essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

 QUATRIEME ENTRETIEN.

 DE LA
 LOI NATURELLE,
 ET DE
 LA CURIOSITÉ.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable ; mais venons au fait ; qu'appellez-vous juste & injuste ?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez vol, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père :

C 4

Car malgré le Lévitique, la jeune Thamar dit à son frère Ammon; mon frère ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Loix de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lû dans une déclamation qui a été connue en son tems; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

» Le premier, qui ayant enclos un terrain s'a-
 » visa de dire, ceci est à moi, & trouva des
 » gens assez simples pour le croire, fut le vrai
 » fondateur de la société civile. Que de crimes,
 » de guerres, de meurtres, que de misères &
 » d'horreurs n'eût point épargné au genre hu-
 » main celui, qui, arrachant les pieux, ou com-
 » blant le fossé, eut crié à ses semblables; gar-
 » dez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes
 » perdus, si vous oubliez que les fruits sont à
 » tous, & que la terre n'est à personne.

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un

voisin sage & industrieux , il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple , voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien infociable.

A.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler , il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui , oui encor une fois , il y a une loi naturelle , & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui , ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent , que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfants s'amuse à plumer leurs moineaux , & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents , qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots , tandis que les passagers lèvent leurs mains au ciel , & tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. Lucrèce en donne la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne fait ce qu'il dit , & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un senti-

ment naturel à l'homme ; mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables !* a dit l'auteur d'une Tragédie.

Je me souviens, qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à Damiens une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les Dames ; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne la tennaillerait point aux mammelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu & de la poix raffinée bouillante dans ses playes, & que quatre chevaux ne tirerait point ses membres disloqués & sanglants. Un des bourreaux jugea plus sagement que Lucrèce ; car lorsqu'un des Académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, & qu'il fut repoussé par les archers, *laissez entrer, Monsieur, dit-il, c'est un amateur.* C'est-à-dire, c'est un curieux, ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé : c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de Physique.

B

Soit ; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage ; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le

malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme est très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un Attila que St. Léon courtise, un Phocas que St. Grégoire flate avec la plus lâche bassesse, un Alexandre VI. souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnements, avec lequel le faible Louis XII. qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance; un Cromwel dont le Cardinal Mazarin recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de Charles I. cousins germains de Louis XIV. &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie? Si Attila fut un brigand & le Cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des Princes & des Ministres honnêtes gens? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix; les Grecs les appelaient *filles du Ciel*; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me retracter aussi; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que

les hommes sont méchants. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisez; voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à peu près de la même écurie.

CINQUIEME ENTRETEN.

DES MANIERES

DE PERDRE ET DE GARDER

SA LIBERTÉ,

ET DE LA THEOCRATIE.

B.

Monsieur A, vous me paraissez un Anglais très-profond; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces Gouvernements dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despo-

tique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédents ?

C.

Oui, chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous Monsieur A, quel est votre roman.

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord, que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encor impossible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se feront sûrement moqués de ceux qui sont au Nord ; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se feront battus à coups de poings, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusques-là de part & d'autre, celui qui passe pour le

plus fort & le plus habile du village du Nord, dit à ses compagnons, si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du Midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il, il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du Septentrion; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement Ulyssé & Refus,) enlève les filles & le reste du bétail, après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi Capitaine & Juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le Midi, & le respect dans le Nord.

Ce nouveau chef, passe dans le pays pour un grand homme; on s'accoutume à lui obéir, & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la Monarchie.

C.

Il est bien vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans Frontin comparable à celui des enfans de Jacob, qui venaient en effet du Nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au Midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils

du Roi de Sichem étant éperduement amoureux de Dina fille du Patriarche Jacob, laquelle ayant fix ans tout au plus, était déjà nubile; & les deux amants ayant couché ensemble, les enfans de Jacob proposèrent au Roi de Sichem, au Prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & fitôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux Patriarches, Siméon & Lévi, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & les dix autres Patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système: car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un Roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu Monarchique. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête, que la guerre offensive a fait les premiers Rois, & que la guerre défensive fait les premières Républiques.

Un chef de brigands tel que Déjoces, (s'il a existé,) ou Cosrou nommé Cyrus, ou Romulus assassin de son frère, ou Clovis autre assassin, Genserik, Attila se font Rois: les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des Iles, dans des marais, dans des gorges de montagnes,

dans des rochers , conservent leur liberté , comme les Suisses , les Grisons , les Vénitiens , les Génois. On vit autrefois les Tyriens , les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur , tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes ; les Romains dans leurs sept colines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent , & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant , en les tuant & en les volant , comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartient partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés , on a traité les Gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds , les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable ; mais parmi tant de formes de gouvernement , est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une Théocratie ?

Cela est si vrai que la Théocratie est encor partout , & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de Dieu même.

B.

Mais ces loix sont toutes différentes , toutes se combattent. La raison humaine peut très-bien ne pas comprendre que Dieu soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre ; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs , de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce , & pour nous laisser à nous des pré-

puces

puces & du porc frais. Il n'a pû défendre l'anguille & le lievre en Palestine, en permettant le lievre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux Papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonné le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous saigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïse & les autres véritablement inspirés, le premier impudent qui osa faire parler Dieu.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas, elle fascine & le fanatisme subjugué. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père & sa mère mourir, ils sont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve est accompli, le voilà persuadé qu'un Dieu lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux & fripon, (deux choses très-communes,) il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan forme des

D

2 L' A , B , C ,
lèves qui ont tout le même intérêt que lui.
leur autorité augmente par leur nombre. Dieu
leur révèle que les meilleurs morceaux des mou-
ons & des bœufs, les volailles les plus grasses,
1 mère goutte du vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le Roi du pais fait d'abord un marché avec
eux pour être mieux obéi par le peuple; mais
bientôt le monarque est la dupe du marché: les
charlatans se servent du pouvoir que le monarque
leur a laissé prendre sur la canaille pour l'affervir
lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le
possède au nom de Dieu. Samuel détrône Saül,
Grégoire VII. détrône Henri IV. & le prive de
la sépulture. Ce système diabolico-théocratique
dure jusqu'à-ce qu'il se trouve des Princes assez
bien élevés, & qui ayent assez d'esprit & de
courage pour rogner les ongles aux Samuëls &
aux Grégoires. Telle est, ce me semble, l'his-
toire du genre humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lû pour juger que
les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à
voir la populace imbécille d'une ville de provin-
ce dans laquelle il y a deux couvents de moines,
quelques magistrats eclaires & un Commandant
qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt
à s'attrouper autour des Cordeliers & des Capu-
cins. Le Commandant veut les contenir. Le Ma-
gistrat fâché contre le Commandant, rend un
Arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines
& la crédulité du peuple. L'Evêque est encor
plus fâché, que le Magistrat se soit mêlé d'une
affaire divine. Et les moines restent puissans jus-
qu'à-ce qu'une résolution les abolisse.

*Hominum mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus.*

SIXIEME ENTRETIEN.

DES

TROIS GOUVERNEMENTS,

ET DE

MILLE ERREURS ANCIENNES.

B.

ALlons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire, *commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vite.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi; mes domestiques quand je les paye sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'apartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi, que mon Maçon, mon Charpentier, mon Forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'Agri-

D 2

culteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent Chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce Chapelier qui présentait sa Requête à un Duc & Pair pour être payé de ses fournitures: Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un soufflet de Monseigneur votre Intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pû payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre, est un indigne artifice, une comédie mauvaile, où l'on joue le personnage de maître, l'autre, d'esclave, celui-là, de parasite, & cet autre, d'entremeteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lacheté & par bêtise.

C.

Cela est clair: personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas sçu la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'est, quand les fots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crêver un œil, il y a des peuples à qui on a crêvé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui on fait tourner la me-

le. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'état aristocratique , & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande , & je vous le pardonne.

C.

Pour moi , je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne sçaurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation , qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites moi noble Vénitien ou Comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un Seigneur riche , Monsieur C , & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez Empereur de Constantinople. Pour moi , quoique je ne sois que membre du Parlement de la grande Bretagne , je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant qui n'est pas récusable , c'est celui d'un français , qui , dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions , parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ,
 Les Députés du peuple , & les grands & le Roi ,
 Divisez d'intérêt , réunis par la Loi.
 Tous trois Membres sacrés de ce corps invincible ,
 Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très-grand abus chez vous ?

A.

Sans doute , comme il en fut chez les Romains , chez les Atheniens , & comme il y en aura chez tous les hommes. Le comble de la perfection humaine , est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernements de la terre depuis l'Empereur Chinois Hiao , & depuis la horde hébraïque jusqu'aux dernières dissensions de Raguse & de Genève ?

A.

Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Aïe ! de gens qui n'ont pu gouverner une servante & un valet , se sont mêlés de régir l'Univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre tems à lire ensemble le livre de Bossuet Evêque de Meaux ,

intitulé *la Politique de l'Ecriture Sainte* ? Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par Titus & par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appelaient immonde, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat; à commencer par leur David, lequel ayant fait le métier de brigand pour être Roi, assassina Urie dès qu'il fut le maître; & ce sage Salomon qui commença par assassiner Adoniah son propre frère au pied de l'Autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on nous répète les fables d'Hérodote & de ses semblables sur les anciennes Monarchies de l'Asie, & sur les Républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une Didon, sœur prétendue de Pigmalion, (qui ne sont point des noms Phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entourra de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage: que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis, & de l'anneau de Gigès & des oreilles de Smerdis, & du cheval de Darius qui fit son maître Roi de Perse; qu'on s'étende sur les loix de Carondas, qu'on

nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotonne qui ne pût armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de Romulus & de Remus, le cheval de Troye, & la baleine de Jonas.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays, & par celles de ses voisins, la leçon sera longue ; mais aussi, voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent, cette leçon sera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention se rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie est supportable.

C.

Voyons donc ?

SEPTIEME ENTRETIEN.

QUE L'EUROPE MODERNE VAUT MIEUX QUE L'EUROPE ANCIENNE.

C.

Serez-vous assez hardi, pour me soutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que

les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisee? les sâvetiers & les boufons qui jouent leurs roles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de Sophocle? vos orateurs sont-ils oublier Ciceron & Démosthène? & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en je vous prie la Grèce, qui obéit au Grand Turc, & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au Pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie, tout était sauvage, les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu dans l'ignorance, dans la disette & dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Pologne, en Russie, & que les découvertes de nôtre grand Newton soyent devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou & de Pétersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube, & du Mansanarès; la

lumière est venue du Nord ; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante - cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés font - elles qu'on soit plus heureux dans tous ces pays - là , qu'on ne l'était quand César descendit dans votre Isle , où il vous trouva à moitié nuds ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maisons , de bons vêtemens , de la bonne chère , avec de bonnes loix & de la liberté , valent mieux que la disette , l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades , ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de César : Ils mangeront du pain d'avoine , & s'égorgeront à coup de couteau pour un poisson séché au soleil , & pour une cabanne de paille. La vie sauvage a ses charmes , ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de Parlement , ni prérogatives de la Couronne , ni compagnie des Indes , ni l'impôt de trois schellings par livre sur son champ & sur son pré , & d'un schelling par fenêtre. Vous pourrez bien avoir corrompu la nature , elle n'est point altérée dans les Isles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature , & que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez , quoi ! c'est suivre la nature que de sacrer un Archevêque de Cantorbery ?

d'appeller un Allemand, transplanté chez vous, votre majesté; de ne pouvoir épouser qu'une seule femme? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout nôtre bien être, & à procurer celui des autres, quand leur bien être fait le nôtre évidemment? N'est-il pas vrai que si deux vieux Cardinaux se rencontraient à jeun & mourants de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux Cardinaux & les deux Mangageats en conclurront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société, seront donc ceux qui suivront la nature de plus. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de Dieu,) ceux qui proposeront des loix, ce qui est infiniment plus aisé, seront ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre sterling, pour

jouer plus sûrement de dix-sept autres shellings ; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être, sous le nom de Roi, le conservateur de nôtre liberté, l'arbitre entre les Lords & les Communes, le chef de la République, quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maison, quand nous tolérons (parce que nous sommes riches,) qu'un Archevêque de Cantorbery ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sçait prêcher, pour entretenir la paix dans le Clergé &c. &c. Nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but ; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort.) Que fait-il du matin au soir que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes ?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi, l'homme déguisé sous la laine du mouton, ou sous l'excrément des vers-à-soye inventant la poudre à canon pour se détruire ; & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui ; c'est là l'homme naturel, & le Brésilien tout nud, est l'homme artificiel ?

A.

Non ; mais le Brésilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard,

une chenille enfermée dans sa sève, qui ne fera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des Newton & des Lokes; & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine; supposé que les organes du Brésilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Brésilien & les sentimens d'un Topinambou? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETEN. DES SERFS DE CORPS.

B.

IL me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie; il y a des corps de garde pour veiller à la sûreté des magasins, des fripons qui gagnent aux trois de l'argent que perdent les dupes; des fénéants qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention comme vous voyez; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa nature, sur le développement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes se-

condes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une République de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce quelles font ; elles ont l'air de courir au hazard , elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi , je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde , il y en a deux sur tout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves , & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des Nègres. Il est bien comique , il triomphe en s'égayant sur nôtre injustice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade , comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté ; il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval , je le nourris mal , je l'habille de même ; il est battu quand il défobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier , c'est que , le guerrier coute bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cent écus au moins , & un beau soldat en coute à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre

tre ne peut quitter le lieu où il est confiné, l'un & l'autre font battus pour la moindre faute. Le falaire est à peu près le même; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix?

A.

Tout a son tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécile; mais ne dites pas que je suis un coquin.

Il me semble que Grotius (Liv. II. chap. V.) approuve fort l'esclavage; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais Montesquieu regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais Citoyen libre qui veut des esclaves, & un Français qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer; il me dit, brave Anglais ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, & lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail, & d'oignons; il me lit les soirs Don Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela s'il vous plaît? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-

je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'Empereur Justinien.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples de l'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes?

B.

Il est vrai qu'il le dit (*), & qu'il cite le Capitaine Jean Perri dans l'état présent de la Russie; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire. (†) Voici ses propres mots. *Le Czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son Golup; mais seulement Raab, qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encor aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux Boyards ou aux Prêtres sont esclaves. Si l'Impératrice commence à créer des hommes libres, elle rendra par là son nom immortel.

Au reste à la honte de l'humanité les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas Citoyens des grandes Villes sont encor esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs Provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'est, qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel Evêque qui n'a guères que des serfs de glèbe de main morte dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité Chrétienne.

Quant

(*) Liv. XV. Chap. VI.

(†) Pag. 228.

Quant aux esclaves faits pendant la guerre , on ne voit chez les Religieux , Chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères Chrétiennes.

A.

Par ma foi si des Evêques & des Religieux ont des esclaves , je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'Abbé de St. Pierre sera signée par le grand Turc & par toutes les Puissances , & qu'on aura bâti la ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIEME ENTRETIEN.

DES ESPRITS SERFS.

B.

Si vous admettez l'esclavage du corps , vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous s'il vous plait. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué , en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Jadis que le négre qui se vend est un fou,

E

& que le père négre qui vend son négriillon est un barbare ; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce négre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile ?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est, de plier l'esprit de nos enfants comme les femmes Caraïbes pétrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises, dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime, & barbare ; d'instituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de

parler, & même de penser, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécile afin de jouir d'elle.

B.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon Isle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non sans doute; & il faut punir le séditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendit muet pour vous empêcher de faire de mauvais arguments. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses perils; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous sifflé; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime, & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse,

E 2

sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C

Et si vous étiez né dans Rome moderne !

A

J'aurais dressé un autel à Ciceron & à Tacite , gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel ; & le chapeau de Brutus sur la tête , & son poignard à la main ; j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le Tribunat , comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui.

A.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je fremissais en voyant des recollets au Capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des Inquisiteurs dans dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'Amiral Black. Envoyé par Cromwel pour signer un traité avec Jean de Bragance Roi de Portugal , ce prince s'excusa de conclure , parce que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire , lui dit Black , il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'Amiral lui lache une bordée à boulets rouges ; l'Inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'Amiral ne fit en cela que la

moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les Inquisiteurs, de tyranniser les ames & de brûler les corps ; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier les victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme ; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre humain ?

C.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

D.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui , comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouët.

DIXIEME ENTRETEN. SUR LA RELIGION.

C.

Puisque vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement les pensées,

vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement & sur la religion?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux poles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par Jacques II. & par son Chancelier Jeffreys; & M. lord de Kenterbury nous ferait donner le fouet à la porte de sa Cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la seconde.

C.

Quoi! écrire contre la religion de son pays!

B.

Eh vous n'y pensez pas, Mr. C, si les premiers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'Empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'Évangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabe, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc, ils en écrivirent quarante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Édessa, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, & les prophéties des Sybilles en acrostiches, & le Symbole des douze Apôtres, & le Testament des douze Patriarches, & le livre d'Énoch, & cinq ou six apocalypies, & de fausses constitutions Apostoliques &c. &c. Que n'écrivirent-ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse: mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnête gens; chacun

dit son avis , mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société ; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine , (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contre elle , ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle , comme vous savez ; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques , ou des fripons , ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois , viennent à corrompre une religion pure & simple , si par hazard des Mages & des Bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix sacrées , des mystères impertinents à la morale divine des Zoroastre & des Confutzée ; le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoieraient le Temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraissez bien savant ; quels sont donc ces préceptes de Zoroastre & de Confutzée ?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

Il dit , *fais ce que tu veux qu'on te fasse , oublie les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre qui comprend ce que la morale a de plus épuré , & qui est justement le contraire du fameux probabisme des Jésuites. *Quand tu seras en doute si une*

action est bonne ou mauvaise , abstiens - toi de la faire.

Nul Moraliste , nul Philosophe , nul Législateur n'a jamais rien dit , ni pû dire qui l'emporte sur cette maxime. Si après cela , des Docteurs Persans & Chinois ont ajouté l'adoration d'un Dieu , & à la doctrine de la vertu , des chimères fantastiques , des apparitions , des visions , des possessions , des scapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains aliments en l'honneur de Zoroastre & de Confutzee , s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de famille de ces deux grands hommes ; s'ils ont disputé trois cent ans pour savoir comment Confutzee avait été fait ou engendré ; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles ; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer & par les flammes ; il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a donc écrit en faveur de la Religion naturelle & divine , contre les détestables abus de la Religion sophistique , a été le bienfaicteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaicteurs ont été mal récompenez. Ils ont été cuits ou empoisonnés , ou ils sont morts en l'air , & toute reforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres Religieuses depuis que les gouvernements ont été assez sages pour réprimer la Théologie.

D I A L O G U E.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolit au lieu de la réprimer; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un Curé qui tient ré-gistres des naissances & des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi sont bons des Théologiens? Qu'en re-viendra-t-il à la société, quand on aura bien sçû qu'un Ange est infini, *Secundum quid*, que Scipion & Caton sont damnés pour n'avoir pas été Chrétiens, & qu'il y a une indifférence es-sentielle entre Catégorématique, & Sincatégorématique?

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel*. Il exa-mine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq mille hommes les étu-dient!

Les Théologiens ont longtems recherché, si Dieu peut être citrouille & icarabé, si quand on a reçu l'Eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont pro-duit de grands hommes; c'est sur quoi un ami de la raison a dit plusieurs fois, que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des bêtes en cette partie, semblables à ces animaux du

Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait ? un fou après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide ; & c'est cette école de Bedlam qui même aux honneurs & aux richesses ; que dis-je ? Thomas & Bonaventure ont des autels, & ceux qui ont inventé la charuë, la navette, le rabot & la scie sont inconnus ?

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols conservons l'utile & l'agréable, c'est là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est dégoûtant & vénimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, morte de ma vie, bien établie par acte de Parlement, bien dépendante du Souverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérants.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grace, poëme Didactique, & un peu soporatif : attendu qu'il est monotone. Ce poëme s'appelle *la grace*. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de Dieu est refusée. (quoique vôtre¹⁾ Monarque se dise Roi par la grace de Dieu tout

comme un autre) l'auteur dis-je , s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette Isle de Chrétiens féconde pépinière,
 L'Angleterre , où jadis brilla tant de lumière,
 Recevant aujourd'hui toutes religions ,
 N'est plus qu'un triste amas de folles visions...
 Oui nous sommes , Seigneur , tes peuples les plus chers ,
 Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
 Vérité toujours pure , ô doctrine éternelle ,
 La France est aujourd'hui ton Royaume fidelle.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière & ses rayons *clairs* ! un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ; en quoi s'il vous plaît , la France est-elle le Royaume *fidèle de la doctrine éternelle* ? Est-ce dans le temps qu'une Bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de Jésuites ; & scellée à Rome par un collège de Cardinaux a divisé toute la France & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? O le Royaume fidèle !

Que l'Eglise Anglicane réponde , si elle veut , à ces rimeurs de l'Eglise Gallicane , pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous , *ce temps jadis où brillait tant de lumière*. Etait-ce quand les Papes envoyaient chez nous des Légats donner nos bénéfices à des Italiens , & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joye ? Etait-ce quand nos trois Royaumes courmillaient de moines & de miracles ? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de rayons clairs,

pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les Gallicans envoient vingt mille livres sterlings à Rome toutes les années, & que les Anglicans qui payaient autrefois le denier de St. Pierre étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très-bien dit ; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non seulement de ceux qui ont brisé ce joug ; mais ençor de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion ; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairèrent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil , qu'on électriserait le tonnerre , & qu'on découvrirait la gravitation universelle , loi qui préside à l'Univers ! Il est temps que des hommes si éclairés ne soyent pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du St. Office.

La Théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles & quelquefois les Etats. Elle seule fait les athées ; car le grand nombre des petits théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique , n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie , disent-ils , est selon la signification du mot , la science de Dieu ; or les polissons qui ont profané cette science , ont donné de Dieu des idées absurdes , & de là ils concluent que la Divinité

est une chimère; parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidents de la Chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorants que ces petits Théologiens, disent, voilà des Bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé. Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau; & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÈME ENTRETEN.

DU DROIT

DE LA GUERRE.

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes

sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse, ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importants. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarrassez; mais enfin de Groot, ou Grotius en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cens auteurs Grecs ou Latins, & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez vous que le Prince Eugène, & le Duc de Marlboroug l'eussent étudié quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays? le droit de la paix je le connais assez; c'est de tenir sa parole, & de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature; mais pour le droit de la guerre, je ne fais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne, si universelle de la guerre, avec des idées du juste & de l'injuste? avec cette bienveillance pour nos semblables que nous prétendons être née avec nous? avec le to Kalon, le beau & l'honnête?

C.

N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière, n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les B/A-

mes & les Quakres n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang; & je n'ai point lu que la République de San Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus & de l'Hidalpe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les exterminer l'Evangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne, lorsqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes sur les corps de leurs maris, & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A.

Comme les Médecins rendent raison de la peste, des deux véroles & de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage & de la peste; il suffit souvent qu'un Ministre d'Etat ait mordu un autre Ministre pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre?

A.

Je n'en connais que deux dont la Tragédie s'est emparée. La crainte & la pitié. La crainte vous oblige souvent à faire la paix, & la pitié

que la nature a mise dans nos cœurs comme un contrepoison contre l'héroïsme carnassier fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je fais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une Tragédie intitulée Spartacus, composée par un Français qui pense profondément.

La loi de l'Univers est malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage je le nourris bien, je le caresse, & je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant : car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois ; & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'Univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'est-à-dire après la rapine ; & ces loix, ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses loix ?

A.

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer ; s'il me subjuguait , je n'aurais que deux partis à prendre , celui de me tuer moi-même , ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre , point de droit des gens ?

A.

J'en suis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les Rois , tous les Ministres pensent comme moi ; & c'est pourquoi , douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un Prince licentie ses troupes , qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines , & qu'il passe son tems à lire Grotius , vous verrez , si dans un an ou deux , il n'aura pas perdu son Royaume.

C.

Ce sera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun , sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition , alors les chiens d'égale force montrent les dents , & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proye.

C.

Mais les Romains , les Romains ces grands Législateurs !

F.

A.

Ils faisaient des loix , vous dis - je , comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage , leur loi était leur épée. Voyez le grand César , le mari de tant de femmes , & la femme de tant d'hommes , il fait mettre en croix deux mille Citoyens du pays de Vannes , afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée , viennent les loix , & les beaux réglemens. On bâtit des cirques , des amphitheatres ; on élève des aqueducs , on construit des bains publics , & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on observe. Par exemple , on fait une trêve de quelques jours pour enterrer les morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une Ville assiégée ; on lui permet de racheter ses cloches. On n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains ; & s'il meurt vous le faites enterref.

A.

Ne voyez - vous pas que ce sont là les loix de la paix , les loix de la nature , les loix primitives qu'on exécute réciproquement ! La guerre ne les a pas dictées ; elles se font entendre malgré la guerre ; & sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossements.

Si deux plaideurs acharnés & prêt d'être ruinés par leurs procureurs , font entre eux un

cord qui leur laisse à chacun un peu de pain ; appelez-vous cet accord une loi du barreau ? Si une horde de Théologiens allant faire bruler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent hérétiques , apprend que le lendemain le parti hérétique les fera bruler à son tour. S'ils font grace afin qu'on la leur fasse ; direz-vous que c'est là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas , c'est le besoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je , est une maladie affreuse qui saisit les nations l'une après l'autre ; & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez donc point de guerre juste ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire & impossible.

B.

Quoi ! lorsque le Pape Alexandre VI. & son infame fils Borgia pillaient la Romagne , égorgeaient & empoisonnaient tous les Seigneurs de ce pays , en leur accordant les indulgences , il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre ? Ceux qui se défendaient , la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives ; la défense n'est autre chose que la résistance à ces voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux Princes se disputent un héritage ; leur droit est litigieux ,

leurs raisons sont également plausibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement, que l'un des deux n'ait pas tort ; & il est absurde & barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux Princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'Archiduc Charles dispute le trône d'Espagne au Duc d'Anjou, & avant que le procès soit jugé, il en coute la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différent.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation Espagnole disait, nous voulons le Duc d'Anjou ; le Roi son grand père l'a nommé héritier par son testament, nous y avons souscrit, nous l'avons reconnu pour notre Roi ; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans & des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage ?

A.

Alors, comme je vous le disais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze

ans jusqu'à ce que les enragés épuisés, n'en pouvant plus, soient forcés de s'accorder. Le hazard, le mélange de bons & de mauvais succès, les intrigues, la lassitude ont éteint cet incendie, que d'autres hazards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance avaient allumé. La guerre est comme le Mont Vésuve; ses éruptions engloutissent des villes, & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces descendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes!

A.

Celle des perdrix est pire; les renards, les oiseaux de proie les dévorent, les chasseurs les cuisiniers les rôtiſſent, & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces, & se soucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur; c'est la destinée. Vos moralistes sont très-bien de crier toujours, » misérables mortels soyez justes & bienfaisants, » cultivez la terre & ne l'ensanglantez pas. Prin- » ces, n'allez pas dévaster l'héritage d'autrui, de » peur qu'on ne vous tue dans le vôtre; restez » chez vous, pauvres gentillâtres, retablissez vo- » tre mesure; tirez de vos fonds le double de ce » que vous en tiriez; entourez vos champs de » hayes vives; plantez des meuriers; que vos » sœurs vous fassent des bas de soye; améliorez » vos vignes; & si des peuples voisins veulent

» venir boire votre vin malgré vous , défendez-
 » vous avec courage ; mais n'allez pas vendre vo-
 » tre sang à des Princes qui ne vous connaissent
 » pas , qui ne jetteront jamais sur vous un coup
 » d'œil , & qui vous traitent comme des chiens
 » de chasse qu'on mène contre le sanglier , &
 » qu'on laisse ensuite mourir dans un chenil «.

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées , tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas , & brigueront l'honneur d'être lieutenants de houzards.

Pour les autres moralistes à gages que l'on nomme Prédicateurs , ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour , & au sortir de la chaire où ils ont crié , gesticulé & sué , ils se font effuyer par leurs devotes. Ils s'époumonent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils se gardent bien de décrier la guerre , qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes , tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées , tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage , le larcin , l'homicide , la dévastation , la destruction. Au contraire , ces bons Prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives , quand la terre a été inondée de sang.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lû dans le prolix & argumentant Bourdaloue , le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses

sermons, je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant & doux Massillon, en bénissant les drapeaux du régiment de Catinat, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. » Ce désir, dit-il, de voir vos services » récompensés, s'il est modéré, s'il ne vous » porte pas à vous frayer des routes d'iniquité » pour parvenir à vos fins, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée ». Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au devant du Régiment de Catinat. » O mon Dieu, » faites le précéder toujours de la victoire & de » la mort ; répandez sur ses ennemis les esprits de » terreur & de vertige ». J'ignore si la victoire peut précéder un régiment & si Dieu répand des esprits de vertige ; mais je fais que les Prédicateurs Autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'Empereur, & que l'Ange exterminateur ne savait auquel entendre.

Les Prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs pour prix de leurs psaumes furent toujours vaincus & esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les Prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un Aaron qu'on prétend avoir été Pontife d'une horde d'Arabes, jusqu'au Prédicant Jurieu prophète d'Amsterdam. Les négocians de cette Ville aussi sennés que ce misérable était fou,

L'A, B, C,
 le laissaient dire & vendaient leur gérofle & leur
 canelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous
 faisons point tuer au hazard pour de l'argent.
 Contentons-nous de nous bien defendre contre
 les voleurs appellees conquérants.

DOUZIEME ENTRETIEN.

DU CODE DE LA PERFIDIE.

B.

ET du droit de la perfidie, qu'en dirons-
 nous?

A.

Comment par St. George! Je n'avais jamais
 entendu parler de ce droit là. Dans quel caté-
 chisme avez-vous lu ce devoir du Chrétien?

B.

Je le trouve par tout. La première chose que
 fait Moyse avec son saint peuple, n'est-ce pas
 d'emprunter par une perfidie les meubles des
 Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans
 le désert? Cette perfidie n'est à la vérité accom-
 pagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes
 au meurtre sont bien plus admirables. Les per-
 fidies d'Aod, de Judith, sont très-renommées.
 Celle du patriarche Jacob envers son beau-père?

& son frère ne font que des tours de maître Gonnin, puisqu'il n'assina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David, qui s'étant associé quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, & ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Akis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauve-garde de ce roitelet; & lui faisait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet Saül. Vive sur-tout sa perfidie envers le bon Uriah! Vive celle du sage Salomon inspiré de Dieu qui fit massacrer son frère Adonjas, après avoir juré de lui conserver la vie!

Nous avons encor des perfidies très-renommées de Clovis, premier Roi Chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime sur-tout sa conduite envers les assassins d'un Rinomer, Roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un Royaume du Mans). Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce Roi par derrière, & les paya en fausse monnoye. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour rattraper sa monnoye de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des Princes, qui tous ont bâti des Eglises, & fondé de monastères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre humain: car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur?

A.

H m'importe fort peu que Clovis & ses pa-

reils ayent été oints ; mais je vous avoue que je fouhaiterais pour l'édification du genre humain qu'on jettât dans le feu toute l'histoire civile & ecclésiastique. Je n'y vois guères que les Annales des crimes ; & soit que ces monstres ayent été oints ou ne l'ayent pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scelerateffe.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'histoire du grand Shisme d'occident. Je voyais une douzaine de Papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puisque la Papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes, puisque les Archives de ces horreurs n'ont corrigé perionne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le Roman vaudrait mieux. On y est maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son Roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le Roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télémaque concernant la perfidie sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce Roman au livre XX., Adrasfe Roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dioscore se réfugie chez les Princes Grecs, & n'écoutant que sa vengeance il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque inspiré par Minerve leur persuade de ne point écouter Dioscore & de le renvoyer pieds & poings liés au Roi Adrasfe.

Comment trouvez-vous cette décision du vertueux Télémaque ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve c'était Tisiphone qui l'inspirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le fasse mourir dans les tourments, & qu'Adraste ressemble en tout à David qui jouissait de la femme en faisant mourir le mari ! L'onctueux Auteur du Télémaque n'y pensait pas. Ce n'est point là l'action d'un cœur généreux, c'est celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de Dioscore, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. Dioscore était fort vindicatif à ce que je vois, mais Télémaque était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Cartaginois, de Louis XI. le Très-Christien ou de Ferdinand le Catholique &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'Etat.

A.

Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième & du seizième siècle.

Le vrai politique est celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne fait que filer la carte, & qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, & que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto?*

A.

Parbleu allez demander cela à des Casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la Chambre des Communes, j'opinerais (Dieu me pardonne) pour l'empoisonner lui-même malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cent Sénateurs, & même dans trois cent mille? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

 TREIZIEME ENTRETIEN.

 QUE TOUT ETAT
 DOIT ETRE INDEPENDANT.

B.

A Près avoir parlé du droit de tuer & d'em-
poisonner en tems de guerre, voyons un
peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premièrement comment les Etats soit Répu-
blicains, soit Monarchiques se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment sans dépendre
en rien d'aucune puissance étrangère, à moins
que ces Etats ne soient composés d'imbéciles &
de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre
fut vassale d'un Légat à *Latere*, d'un Légat du
côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle
nommé Pandolphe, qui fit mettre votre Roi
Jean à genoux devant lui; & qui en reçut foi &
hommage-lige au nom de l'Évêque de Rome
Innocent III., Vice-Dieu, serviteur des servi-
teurs de Dieu le 15 May, veille de l'Ascension
1213. ?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour trai-
ter ce serviteur insolent comme il le mérite,

Eh mon Dieu, Monsieur C, ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de Royaume en Europe que l'Evêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le Vice-Dieu Stephanus ôta le Royaume de France à Chilpericus pour le donner à son principal domestique Pipinus, comme le dit votre Eginard lui-même, si les écrits de cet Eginard n'ont pas été falsifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le soupçonne.

Le Vice-Dieu Sylvestre donna la Hongrie au Duc Etienne, en l'an 1001. pour faire plaisir à sa femme Gizele qui avait beaucoup de visions.

Le Vice-Dieu Innocent IV. en 1247, donna le Royaume de Norvège à un bâtard nommé Haquin, que ledit Pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les Rois de Castille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au Vice-Dieu? On fait combien d'Empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une Bulle: non seulement vous dis-je, le serviteur de Dieu a donné tous les Royaumes de la Communion Romaine sans exception; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encor aujourd'hui suzerain du Royaume de Naples: on lui en fait un hommage-lige depuis sept cens ans. Le Roi de Naples, ce descendant

de tant de Souverains lui paye encor un tribut. Le Roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul Roi vassal; & de qui! juste ciel!

A.

Je lui conseille de ne l'être pas longtems.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les Princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au devant du joug qu'on leur présentait?

B.

La raison en est fort naturelle. Les Rois & les Barons ne savaient ni lire ni écrire, & la Cour Romaine le savait: cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encor de beaux restes.

C.

Et comment des Princes & des Barons qui étaient libres, ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les Barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lépre de l'ignorance a diminué chez les Magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs, au lieu d'hommage; l'autre moitié qui lui baise encor les pieds, lui lie les mains; du moins c'est ainsi que j'ai lu dans une histoire qui quoique contemporaine est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le Roi

de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prerogative qu'il possède d'être l'homme-lige du Pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de Dieu, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit; car ce n'est pas le Pape qui lui a donné le Royaume de Naples. Si des meurtriers Normands, pour colorer leurs usurpations, & pour être indépendans des Empereurs auxquels ils avaient fait hommage se firent oblates de la sainte Eglise; le Roi des deux Siciles, qui descend de Hugues Capet en ligne droite, & non de ces Normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le Roi de France n'a qu'à dire un mot, & le Pape n'aura pas plus de credit en France qu'en Russie. On ne payera plus d'annates à Rome; on n'y achètera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce; je vous répons que les Tribunaux de France appelés Parlements, enrégistreront cet Edit sans remontrances.

On ne connaît pas ses forces. Qui aurait proposé il y a cinquante ans de chasser les Jesuites de tant d'Etats Catholiques auroit passé pour le plus visionnaire des hommes: ce colosse avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguay: il couvrait de ses bras mille Provinces, & portait sa tête dans le Ciel. J'ai passé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres moines, ils disparaîtront sur la face de la terre.

A.

Ce n'est pas nôtre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai

tant d'averfion pour le froc , que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des proceffions. En un mot en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceffent de l'être , des fujets qui fe font fujets d'un étranger , des patriotes qui n'ont plus de Patrie. Je veux que chaque état foit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-tems aveugles , enfuite borgnes , & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? A cinq ou fix oculiftes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui , mais le mal eft qu'il y a des aveugles qui veulent battre les Chirurgiens emprefsez à les guérir.

A.

Eh bien , ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs catarattes.

QUATORZIEME DIALOGUE:
DE LA MEILLEURE
LEGISLATION.

C.

DE tous les Etats quel eft celui qui vous parait avoir les meilleures loix , la jurisprudence la plus conforme au bien général , & au bien des particuliers ?

G

C'est mon pays sans contredit. La preuve en est que dans tous nos démêlés nous ventons toujours *notre heureuse Constitution*, & que dans presque tous les autres Royaumes on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable & n'est point barbare : nous avons aboli la torture contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays, ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de sauver un coupable robuste, a fini avec notre infâme Chancelier Jeffreys, qui employait avec joye cet usage infernal sous le Roi Jacques II : chaque accusé est jugé par ses Pairs ; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait, c'est la loi seule qui le condamne sur le crime avéré & non sur la sentence arbitraire des Juges. La peine capitale est la simple mort, & non une mort accompagnée de tourments recherchés. Eten dre un homme sur une croix de St. André, lui casser les bras & les cuisses, & le mettre en cet état sur une rouë de carosse : nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si pour les crimes de la haute trahison on arrache encor le cœur du coupable après sa mort, c'est un ancien usage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraye le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourments à la mort : on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé : on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement son témoignage dans la nécessité de mentir en le punissant s'il se retracte. On ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des delateurs. La procé-

de est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécile barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté aussi sotte qu'abominable, est indigne de nous.

Dans le civil c'est encor la seule loi qui juge ; il n'est pas permis de l'interpréter ; ce serait abandonner la fortune des Citoyens au caprice, à la faveur & à la haine, si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit à la *Cour d'Equité* par devant le Chancelier & ses assesseurs ; & s'il s'agit d'une chose importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en Parlement, c'est-à-dire dans les Etats de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs Juges ; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait deshonoré ; ils ne recherchent point cet homme ridicule, qui flatte la vanité d'un Bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de Magistrat comme une métairie ; si des membres du Parlement vendent quelquefois leur voix à la Cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de Conseiller au ban du Roi qu'on nomme Parlement, & de Président qu'on nomme à Mortier ; presque toutes les places & les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le Chancelier de France est tiré souvent du corps des Chanceliers d'Etat ; mais pour être Conseiller

d'Etat, il faut avoir acheté une charge de Maître des Requêtes. Un Régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parents d'un jeune homme ont déposé pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une Ville de Province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les graces que le Roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre Citoyen, la loi le venge, le Ministre est incontinent condamné à l'amande envers le Citoyen & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie est dans notre Isle aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation.

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent, ces deux partis veillent l'un sur l'autre; & se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique: nous avons des querelles; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre Gouvernement est un bel ouvrage; mais il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups; mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'atteli-

gence & le courage ont élevé, il vous a trop couté pour que vous le laissiez détruire, l'homme est né libre, le meilleur Gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez - moi, arrangez - vous avec vos colonies; & que la mère & les filles ne se battent pas !

QUINZIEME ENTRETEN.

DES ABUS.

C.

ON dit que le monde n'est gouverné que par des abus. Cela est - il vrai?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié usages tolérables chez les nations policées; moitié malheur & moitié infortune, de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempête & de beau tems pendant l'année, c'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter, & la secte des Manichéens.

A.

Pardieu si Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelloit comme d'abus six fois par semaine pendant toute l'année, au banc du Roi qu'ils nomment Parlement.

G 3

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui régissent dans la constitution de ce monde ?

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent beaucoup plus furieusement encore sans avoir seulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faisons autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que dans ces vingt-deux ans si vous retranchez le tems perdu du sommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair & net, que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'est qu'un passage du néant à l'existence, & que si vous retranchez encore les tourments du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle ame, il ne reste pas trois ans franc & quite pour le plus heureux, & pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

Je le désirerai du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abrégier encor votre vie.

C.

Laifsons-là les pas de Clerc qu'a fait la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la variole qui décime le genre humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée; car sans compter l'art d'affaiblir régulièrement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtements & le pain à ceux qui sèment le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cent personnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi feuille de papier ceux qui vous ont déplu, comme une Maréchale d'Ancre, un Maréchale de Marillac, un Duc de Sommerfet, une Marie Stuard; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les buchers allumés, les poignards éguifés, les échaffauts dressés pour des arguments en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'Esdras, si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

G 4

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'Alexandre VI. de la St. Barthelemi & de Cromwel?

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la superstition excita les orages & la philosophie les apaise.

SEIZIEME ENTRETIEN.

SUR DES

CHOSSES CURIEUSES.

B.

A Propos Monsieur & croyez vous le monde bien ancien?

A.

Monsieur B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voye d'hipotèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éter-

nelle. Or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hipotèses sont fort amusantes; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tous trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la vulgate, 2309 ans selon le texte Samaritain; & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appelons des septante. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam & Eve notre père & notre mère, Abel; Caïn, Seth, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde Juive, qui tint le cas secret, jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avisassent sous le premier & le second des Ptolomées, de traduire fort mal en Grec leurs raspodies absolument inconnues jusques là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurées en dépôt que chez une seule race, & encor chez la plus méprisée, tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains, n'avaient jamais entendu parler d'Adam ni d'Eve.

B.

Il y a bien pis, c'est que Sanconiaton qui vivait incontestablement avant le tems ou l'on place Moÿse, & qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet

Adam ni de cette Eve. Il nous donne des parents tout différens.

C.

Sur quoi jugez vous, Monsieur B, que Sanconiaton vivait avant l'époque de Moÿse ?

B.

C'est que s'il avait été du temps de Moÿse, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très longtems avant que la horde Juive eut acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue Phénicienne était la mère langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems; le Pentateuque même l'avoue en plusieurs endroits. Il dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres (*) nommée Cariath - Sepher, c'est-à-dire ville des livres, appelée depuis Dabir. Certainement Sanconiaton aurait parlé de Moÿse, s'il avait été son contemporain ou son puiné. Il n'est pas naturel qu'il eut omis dans son histoire les miraculeuses aventures de Mosé ou Moÿse, comme les dix playes d'Egypte, & les eaux de la mer suspendues à droite & à gauche, pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs & journaliers qu'un grave historien passe sous silence. Sanconiaton ne dit mot de ces prodiges de Gargantua: donc il n'en savait rien; donc il était antérieur à Moÿse, ainsi que Job qui n'en parle pas. Eusébe son abrégiateur qui entasse tant de fables, n'eut pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

(*) Juges, chap. 1er. v. 11.

A.

Cette raison est sans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une cosmogonie qui eut le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier Dieu. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonai* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur ulure consacrée, sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons chez qui les noms de Géométrie & d'Astronomie furent toujours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babilone. On a déjà prouvé que c'est là qu'ils connurent les noms des Anges, & même le nom d'Israël, comme ce transfuge Juif Flavien Joseph l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs & toute différente?

A.

Cela est incontestable. Voyez le *Shasta* & le *Védam* des Indiens, les cinq *King* des Chinois, le *Zend* des premiers Persans, le *Thaut* ou *Mercur*e trismegiste des Egyptiens; Adam leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de Marquis & de Barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam! Cela est bien triste. Tous nos Almanacs comptent depuis Adam.

A.

Il compteront comme il leur plaira, les Etre-
nes mignonnes ne font pas mes archives.

B.

Si bien donc que Monsieur A. est préada-
mite ?

A.

Je suis pré-saturnien, pré-osirite, pré-bra-
mite, pré-pandorite.

C.

Et surquoi fondez-vous votre belle hipotèse
d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez
patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne fais si nous avons raisonné, jusqu'ici bien
ou mal ; mais je fais que nous avons raisonné, &
que nous sommes tous les trois des êtres intelli-
gens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir
été formés par un être brut, aveugle, insensible :
il y a certainement quelque différence entre les
idées de Neuton & des crottes de mulet. L'in-
telligence de Neuton venait donc d'une autre in-
telligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous
disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce
machiniste a un excellent entendement. Le mon-
de est assurément une machine admirable, donc
il y a dans le monde une admirable intelligence
quelque part où elle soit. Cet argument est vieux,
& n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivants sont composés de le-
viers, de poulies qui agissent suivant les loix de
la Mécanique, de liqueurs que les loix de l'Hy-
drostatique font perpétuellement circuler ; &

quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des loix de la Mathématique la plus profonde. Comment Platon qui ne connaissait pas une de ces loix, le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant Platon qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller Dieu l'éternel géomètre; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du Christianisme; tous les pères Grecs furent sans contredit Platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde: Spinoza lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce

que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet Univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent quarante contre un à parier, que Jupiter, Mars, Venus, Mercure & notre Globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez y enfin Saturne, il n'y aura que huit cent quarante hazards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en huit cent quarante jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvements, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle infini, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement; donc, il est possible que dans tou-

te l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'Univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces Messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons; la première c'est que dans cet Univers il y a des êtres intelligents, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'Univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, Spinoza lui-même, admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où Spinoza n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plait. Spinoza n'en faisait point; il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec Virgile.

Mens agit at molem & magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les

astres , les hommes , les animaux , les végétaux , la pensée , font l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère , j'avais le *spléen* ; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment en admettant un Dieu , pouvez-vous soutenir par hypothèse , que le monde est éternel ?

A.

Comme je soutiens par voye de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi ! du fumier , des bacheliers en théologie , des puces , des singes , & nous , nous serions des emanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle faute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité !

A.

Il le faut bien ; puisqu'elles existent aujourd'hui , & qu'elles étaient hier , & qu'il y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles , elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une espèce a l'existence , il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eut été engourdi une éternité entière ? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire , puisqu'il a produit ; il existe

existe nécessairement : donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence : car alors il cesserait d'être. Dieu est agissant, donc il a toujours agi ; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité ; & toutes les combinaisons sont parties de l'être combineur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Démoniourgos, la puissance formatrice, le grand être a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles !

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cause qui n'a point d'effet, me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant, disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

H

A.

Ils ne paraissent point possibles , s'ils n'existent pas. Ces Messieurs-là auraient aussi bien fait de dire que Dieu a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrange ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi , par exemple l'intelligence universelle , éternelle , nécessaire , qui préside à ce monde , aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés , sans vérole , sans scorbut , sans peste & sans inquisition ? Il est très-possible qu'une telle terre existe : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible , & qu'il ne nous l'a pas donnée ; c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison , ni bonté , ni puissance. Or c'est ce qu'on ne peut dire ; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre , c'est apparamment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas ? elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius , ou du petit chien , ou de l'œil du Taureau.

A.

En ce cas nous sommes d'accord ; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire ; & je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas , ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfection les uns au dessus des autres ; & nous avons nécessairement un des plus

méchants lots ! Cette imagination est belle ! mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin, vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice, de l'intelligence universelle, en un mot du grand Etre, est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe ?

A.

Il me paraît qu'il en est ainsi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'est pouvoir. Il a pû, & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vide de sens.

B.

En conscience, êtes-vous bien sûr de votre système ?

A.

Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puissance formatrice, un Dieu. Je tatonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain : après demain je la nie : & je puis me tromper tous les jours. Tous les Philosophes de bonne foi que j'ai vû, m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'Epicure vît toujours bien clairement la déclinaison des atomes ? que Descartes fut persuadé de sa matière striée ? croyez-moi,

H 2

Leibnitz riait de ses monades & de son harmonie préétablie. Téliamed riait de ses montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant & assez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous savez, rient comme des fous quand ils se rencontrent. Il n'y a que le Jésuite Irlandais Néedham qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de systèmes, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très - aise d'avoir trouvé un vieux Philosophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit sérieusement en Dieu. Cela est très édifiant.

A.

Oui, tête bleu, je crois en Dieu, & j'y crois beaucoup plus que les Universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les Prêtres de mon pays. Car tous ces gens - là sont assez ferrez pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans : & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de Roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus. Mais là, mettez la main sur la conscience; croyez-vous un Dieu rémunérateur & punisseur qui distribue des prix & des peines à des créatures qui sont émanées de lui, & qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier ?

Ne trouvez - vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied Vulcain du ciel en

terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes? Je ne fais rien de si injuste. Or l'éternelle & suprême intelligence doit être juste; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pieds & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec des vilaines jambes.

A.

Je fais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstrusè & je ne m'en soucie guères. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, croient en Dieu & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi donc à votre avis vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées? En un mot toutes les nations policées ont admis des Dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait; mais ne vaudra-t-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle?

A.

Je n'en fais rien par moi-même; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument, quoi-

118 L'A, B, C, DIALOGUE.

que je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel ou qu'il soit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons Dieu, soyons justes & bienfaisans, voilà l'essentiel; voilà la conclusion de toute disputes. Que les barbares intolérans soient l'exécration du genre humain, & que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir, & bénir le grand Etre.

F I N.

TABLE
DES PIÈCES
CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PREMIER DIALOGUE. *Sur Hobbes Grotius, & Montefquieu.* . . . Page 5.

SECOND ENTRETIEN. *Sur l'ame.* . . . 22.

TROISIEME ENTRETIEN. *Si l'homme est né méchant & enfant du diable.* . . . 27.

QUATRIEME ENTRETIEN. *De la loi naturelle, & de la curiosité.* . . . 39.

CINQUIEME ENTRETIEN. *Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.* . . . 44.

SIXIEME ENTRETIEN. *Des trois Gouvernements, & de mille erreurs anciennes.* . . . 51.

SEPTIEME ENTRETIEN. *Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.* 56.

HUITIEME ENTRETIEN. *Des Serfs de corps.* 61.

NEUVIEME ENTRETIEN. *Des Esprits serfs.* 65.

DIXIEME ENTRETIEN. *Sur la religion.* 69.

120 TABLE DES PIÈCES, &c.

ONZIÈME ENTRETIEN. *Du droit de la guerre.*
Pag. 77.
DOUZIÈME ENTRETIEN. *Du Code de la perfi-
die.* 88.
TREIZIÈME ENTRETIEN. *Que tout état doit être
indépendant.* 93.
QUATORZIÈME ENTRETIEN. *De la meilleure lé-
gislation.* 97.
QUINZIÈME ENTRETIEN. *Des Abus.* 101.
SEIZIÈME ENTRETIEN. *Sur des choses curieu-
ses.* 104.

Fin de la Table.



XVIII. A. 1436.

F

XVII. 1. 1436